Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 34

Artikel: La botte de Murat
Autor: Duportal, Léon
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-189925

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« A Genève l'intelligence, la science, l'industrie; au canton de Vaud la charrue et les bœufs. »

M. de Chastonnay présente le drapeau valaisan. Il rappelle que « c'est le général Dufour qui a été le promoteur de la correction du Rhône, » ce qui amène tout naturellement M. Martin à lui parler, au nom des Genevois, d'un « projet d'alliance entre le Valais et Genève, en 1571. »

Arrive la députation argovienne, dont M. Kunzli présente le drapeau en ces termes :

« Dans les questions fédérales, Argoviens et Genevois ont toujours eu un point de ralliement entr'eux, etc. »

M. J.-E. Dufour ne se montre pas moins aimable dans sa réponse :

« Le canton de Genève, dit-il, n'en est plus à compter les marques de sympathie qu'il a reçues du canton d'Argovie. A trois reprises, les délégués argoviens au Comité central des carabiniers ont appuyé Genève pour l'obtention des Tirs fédéraux de 1828, 1851 et 1887. »

Lors de la réception des Soleurois, M. Fürholz, d'un côté, et M. Carteret, de l'autre, ont rappelé « les antiques souvenirs de l'amitié de Genève et de Soleure, et leur alliance de 1598. »

M. Raichlen a rappelé aux Appenzellois « les analogies de l'histoire des cantons de Genève et d'Appenzell, qui tous deux ont eu des luttes acharnées à soutenir contre le pouvoir féodal. »

Aux Tessinois, M. Vuy a dit : « Depuis de longues années, nos cantons entretiennent d'étroits rapports d'amitié; je reconnais parmi vous d'anciens amis, qui furent étudiants de notre Université. »

Les Lyonnais ont appuyé sur le fait « qu'ils avaient les mêmes institutions républicaines que les Genevois, et que le Rhône, fleuve commun, leur arrive à Lyon tout imprégné de nos libertés. »

M. Cosandey, de Fribourg :

« L'amitié qui unit les deux cantons depuis des siècles s'est manifestée de part et d'autre. Si Fribourg a été utile jadis à Genève, Genève lui a accordé en retour l'entrée de ses produits sans droits et sans péages. »

M. Hoffmann, présentant le drapeau de St-Gall :

« Il y a eu des époques dans l'histoire où tous les yeux se sont tournés du côté des cantons de St-Gall et de Genève, dont l'indépendance était menacée. C'est là un lien de confraternité. »

M. Bühler, remettant aux Genevois la bannière des Grisons, constate les points de ressemblance qu'il y a entre ces cantons : « Ils sont, dit-il, tous les deux à l'extrême frontière; ils ont l'un le Rhin, l'autre le Rhône pour fertiliser leurs campagnes et aider à leurs industries. Leurs ancêtres ont combattu contre leurs oppresseurs; ils ont eu tous deux leur *Escalade*, l'un en 1620, l'autre en 1602. »

Il ressort de ces citations que le canton de Genève offre des analogies de différents genres avec tous les autres cantons, qu'il a sympathisé, travaillé, combattu, souffert, ri ou pleuré avec chacun d'eux; et réciproquement.

Ces citations démontrent en outre combien est ingrate la tâche de ceux qui ont mission de parler dans ces grandes fournées d'éloquence patriotique, où l'on tombe nécessairement dans les redites, où l'on voit toujours revenir les mêmes métaphores, les mêmes phrases redondantes.

Oui, beaucoup de grandes phrases, hélas!

C'est très bien au milieu du mouvement et du bruit de la fête, en face d'une bouteille de vin d'honneur, ou après un beau morceau de musique joué par quelque puissante fanfare.

Imprimé, lu, ce n'est pas tout-à-fait la même chose. L. M.

Genève, 15 août 1887.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et d'agrément vos deux articles sur le Tir fédéral. Ils sont très amusants et rendent bien compte de ce qui s'est passé. Mais il est un point sur lequel je désire vous faire une observation; c'est relativement aux décorations. Vous y dites : « On y cherche presque vainement les couleurs des autres cantons. » Cela me fait supposer que vous n'êtes pas passé par la rue de la Corraterie. Si vous l'aviez fait, vous auriez vu que, depuis la place de Bel-Air à la place Neuve, il y a eu une suite non interrompue de drapeaux des 22 cantons, et cela de chaque côté de la rue, avec des écussons à chaque perche, aussi des 22 cantons.

Il y avait 430 drapeaux uniquement en drapeaux des 22 cantons, ce qui représente à peu près 20 drapeaux de chaque canton.

Je reconnais avec vous, Monsieur, que le fond de votre observation est juste, mais je tiens à vous montrer qu'il y avait des exceptions.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, mes compliments empressés.

Un de vos plus anciens abonnés, habitant de la Corraterie, et qui s'est occupé activement de la décoration de cette rue.

LA BOTTE DE MURAT.

En l'an 1807, le 8e régiment de cuirassiers comptait dans ses rangs un simple soldat du nom de Millot, natif du Crésillas, près la ville de Toul. Il s'était engagé le 10 thermidor, an X de la République (1801), préférant à l'état de cultivateur le métier des armes. Sa conduite, sa bravoure lui avaient valu rapidement les galons de brigadier. Malheureusement son manque complet d'instruction ne lui permit pas d'obtenir d'autre avancement.

Le 11 juin (1807), vers midi, la cavalerie d'avant-garde de la Grande-Armée atteignait près de la ville d'Hilsberg, en Prusse, l'arrière-garde de l'armée russe, commandée par Bragation. A deux heures, le maréchal Soult se portait en avant. Les troupes forcèrent l'ennemi à se replier jusque dans ses retranchements. Les divisions Verdière et Saint-Hilaire, les fusiliers de la garde, dont l'empereur avait confié le commandement à son aide de camp Savary, se trouvèrent bientôt engagés sur les palissades. Malgré l'acharnement des troupes françaises, à cinq heures du soir, elles n'avaient obtenu aucun résultat décisif.

Au milieu de cette mêlée terrible, le grand duc de Berg, que l'on reconnaissait facilement à son panache blanc élevé et sa haute stature, s'était battu comme un simple soldat, avec cette bravoure héroïque qui le rendait digne

d'être chanté par un Homère. Tout à coup, au milieu d'une charge brillante fournie par les cuirassiers, Millot voit Murat enveloppé par un peleton de dragons de la garde impériale russe. Sans s'effrayer du nombre, l'intrépide brigadier pousse son cheval et s'élance au secours du prince. Au même instant, celui-ci tombe ; une de ses jambes, prise sous le ventre de son cheval expirant, l'empêche de se relever. C'est fait de lui !

Mais Millot a mis pied à terre. Il frappe d'estoc et de taille, tuant et blessant. C'est un nouveau Briarée ; il semble avoir cent bras qui frappent en même temps. Il délivre Murat et l'aide à monter sur un cheval abandonné. Mais une des bottes du grand duc — des bottes de maroquin rouge brodées d'or ! est restée sous la monture.

Millot s'en aperçoit et, au lieu de suivre Murat qui s'éloigne, il se rejette dans la fournaise sanglante afin d'arracher aux Russes ce précieux trophée. Le combat est terrible. Les dragons russes, revenant à la charge, font pleuvoir sur le brigadier une grêle de balles et l'accablent à coups de sabre. Son casque est brisé ; son sang coule ; il en est aveuglé. Mais il combat sans reprendre haleine, pare, vient à se dégager et, possesseur de la botte conquise, il saute à cheval et rejoint son régiment.

Toute l'armée avait été témoin de cette lutte d'un seul homme contre une armée. Murat, toujours placé au milieu du danger, avait eu un second cheval tué sous lui. La nuit seule mit fin au combat. Alors les Russes, en pleine déroute, laissèrent encore cette fois les aigles françaises victorieuses maîtresses du champ de bataille.

Le soir même, le grand duc de Berg passa la revue de toute la cavalerie placée sous son commandement. Il s'arrêta devant le front du 8e cuirassiers et adressa au régiment des paroles flatteuses sur sa belle conduite.

— Prince, dit tout à coup le colonel, qui venait de remarquer que Murat n'avait qu'une botte, seriez-vous blessé ?

— Je n'ai pas eu cet honneur aujourd'hui, répondit Murat. Quant à la botte qui me manque, il est un de vos soldats qui sait ce qu'elle est devenue, et j'espère bien que ce brave est encore des vôtres et qu'il n'a pas succombé.

— La voilà, votre botte, s'écria au même instant une voix de stentor.

Et Millot, tenant la bride de son cheval d'une main, son sabre de l'autre et la botte entre les dents, sort des rangs.

— Vive Dieu ! ma botte n'est pas prisonnière, s'écrie gaiement le futur roi de Naples en sautant à bas de son cheval. Viens, mon brave, viens que je t'embrasse, car aujourd'hui tu m'as sauvé la vie.

Le prince et le brigadier s'embrassèrent.

— Et maintenant, dit Murat en chaussant sa botte, viens que je te présente à l'Empereur.

A son arrivée au quartier impérial, Murat fut introduit auprès de son beau-frère, qu'il trouva à dîner.

— Sire, dit-il, permettez-moi de présenter à Votre Majesté l'un des plus intrépides soldats de votre armée.

Napoléon leva la tête et regarda fixement Millot dont le front était encore ensanglanté.

— Qu'a donc fait cet homme ?

— Sire, il m'a sauvé la vie.

Murat raconta à l'Empereur l'acte héroïque du cuirassier.

— Je savais cela, dit l'Empereur qui, en même temps, se découvrit et fit un geste amical à Millot.

— Mais, Sire, ce n'est pas tout !

— Qu'y a-t-il encore ?

Le grand duc conta à son tour l'histoire de sa botte perdue et reconquise. Pendant ce récit, Napoléon souriait.

— Comment vous nommez-vous ? demanda-t-il au cuirassier, lorsque son beau-frère eut achevé sa narration.

— Millot, Sire.

— Eh bien, brigadier Millot, asseyez-vous là, en face de moi. Je veux que vous buviez à ma santé.

— Un instant après, le simple brigadier choquait son verre contre ceux de Napoléon et du prince.

— Millot, reprit l'Empereur, je te nomme chevalier de la Légion d'honneur.

— Merci, mon Empereur !...

— Et maintenant, va faire penser tes glorieuses blessures.

Lorsqu'ils furent seuls, Napoléon dit à Murat :

— J'espère que vous ne perdrez pas de vue cet homme !

Murat attacha à sa personne Millot, pour qui chaque bataille fut l'occasion d'une action d'éclat. Mais l'Empire tomba, et Millot, que Victor Hugo avait surnommé le Bélisaire de la Grande-Armée, Millot âgé, couvert de blessures, aveugle et sans fortune, mourut misérablement, sans avoir pu obtenir de la Restauration ni du gouvernement de Juillet un morceau de pain !

LÉON DUPORTAL.

Lè mâidzo.

Lè mâidzo sont dâi z'hommo bin coumoudo po vo remettrè la copetta se l'a étâ remoâïe, âo po vo rabistoquâ on bré se l'est rontu ; mâ quand l'est qu'on a mau per dedein la carcasse, la mâiti dâo teimps ne lâi vayont què dâo fû et dè la paille dè fai. L'est veré que faut étrè dè bon compto et que quand bin sont gaillâ bin éduquâ su totès lè maladi ein *ique* et ein *zie*, ne sont portant pas sorciers et pâovont pas adé savâi âo justo se faut sagni âo pourdzi, kâ l'ont bio cognâitrè ti lè z'oû et tot lo dedein de n'hommo, sont coumeint lè cormorans, que cognaissont totès lè tserrâirès, mâ que ne sâvont pas cein que sè passè dein lè mâisons. Mâ clliâo tsancro dè mâidzo font adé asseimbliant d'étrè sû dè lâo coup, que bin soveint on s'ein portérâi mî dè férè lo contréro dè cein que diont, tot coumeint Gregnolet.

Stu Gregnolet avâi tot bounameint on gros rhonmo et sa fenna, qu'étâi gaillâ ein couson dè l'ourè toussi lo sapin et gorgossi quand soclliâvè, fâ veni lo mâidzo que lâi baillè on remîdo po 'na maladi ein *ique*. Gregnolet, po ti lè diablio, n'a pas volliu que sa fenna aulè queri la drouga, et s'est gari.

Cauquiè teimps ein aprés, lo mâidzo, que passâvè pè lo veladzo, vâi Gregnolet eintsapliâ sa faulx et sè peinsâ : parait que va mî. S'approutsè dè li et lâi fâ :

— Eh bin ! cein va-te ora ?

— Oh ! grand maci, monsu lo mâidzo, va bin.

— Cé remido que vo z'é bailli étâi-te bin crouïo à preindrè ?

— Oh ma fâi, n'ein sé rein.

— Coumeint ! vo ne l'âi pas prâi ? vo n'âi pas sédiu me n'ordonnance ?

— Na fâi na ! kâ se l'avé sédiâ, mè saré cassâ lo cou et saré âo cemetiro.

— Et porquiè ?

— Paceque l'é tsampâïe avau la liquierna dâo guelatâ.